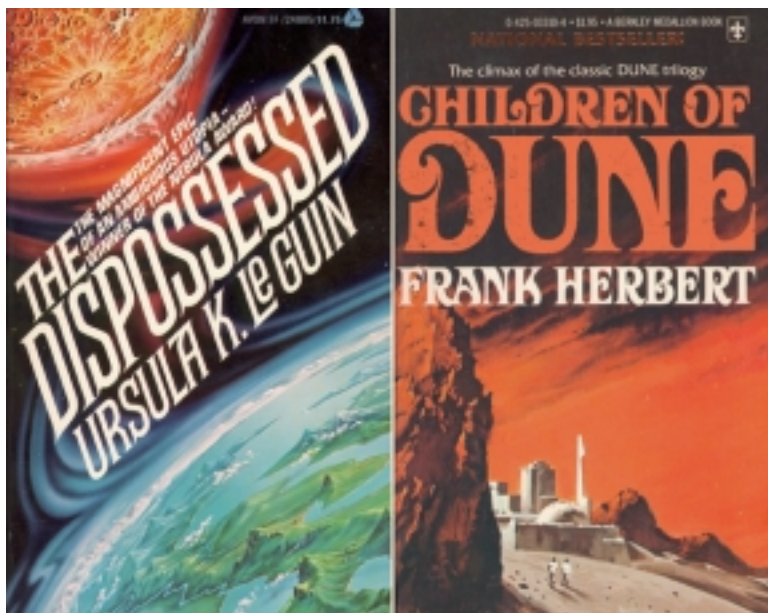


L'ethno-fiction : soi-même comme un autre

par **Martin HÉBERT**



La découverte de mondes nouveaux et des êtres exotiques qui les habitent est certainement l'un des thèmes les plus souvent abordés par la science-fiction et la fantasy contemporaines. Rares, en effet, sont les univers homogènes où, comme nous le dépeint Asimov dans sa série *Fondation*, les différences sociales et culturelles entre des êtres séparés par des années-lumière depuis des siècles se limitent à de simples écarts dialectaux et à quelques idiosyncrasies culturelles. Au contraire, plusieurs auteurs de science-fiction préfèrent laisser de côté la dimension technologique de ce genre littéraire pour explorer d'autres aspects du « scientifiquement possible ». À prime abord, l'ethno-fiction pourrait donc se définir comme un ensemble de conjectures, de spéculations, faites à partir du savoir accumulé par les sciences humaines et sociales et présentées sous forme de récit.

À ce titre, cependant, on pourrait reprocher à l'étiquette d'« ethno-fiction » de n'être en fait qu'un sac fourre-tout qui englobe un nombre si grand d'œuvres qu'il en perd tout intérêt. Pour cette raison, il est nécessaire de préciser davantage ce qui peut être entendu par ce terme. Tout d'abord, l'ethno-fiction peut être définie comme le sous-ensemble des littératures de l'imaginaire qui fait pendant aux disciplines universitaires que sont l'ethnologie, l'ethnolinguistique, la primatologie et l'archéologie. Certains lecteurs auront reconnu que ces quatre disciplines constituent, à quelques nuances près, le champ de l'anthropologie. Ainsi, l'ethno-fiction serait l'anthropologie de groupes humains et « humanoïdes » fictifs inscrite dans une trame narrative.

Cette définition demeure large, mais nous indique cependant quelques pistes intéressantes à explorer. Tout d'abord, l'ethno-fiction se doit de décrire, avec un certain degré de détail, les groupes qu'elle met en scène. Par exemple J. R. R. Tolkien qui est, avec des utopistes comme Thomas More, Tommaso Campanella ou Jonathan Swift, l'un des pères fondateurs de l'ethno-fiction, donne de multiples détails « ethnofictifs » dans les appendices du troisième tome du *Seigneur des Anneaux*. Ces informations, qui ressemblent à s'y méprendre à celles contenues dans n'importe quelle monographie ethnologique, ont trait par exemple aux relations de parentés qui unissent certains personnages, à la cosmologie des divers peuples de *Middle-Earth*, aux divers alphabets utilisés dans le monde inventé par l'auteur. On retrouve, de même, dans l'appendice du **Silmarillon**, quelques « éléments de quenya et de sindarin », qui sont les langages des Elfes dans le monde de Tolkien. Ces informations ne sont pas ajoutées au récit simplement par souci esthétique, mais contribuent à donner une épaisseur socioculturelle au monde créé, à l'intérieur de laquelle il sera ensuite possible à l'auteur (et au lecteur) de dégager une logique culturelle qui rendra compréhensibles les actions des personnages.

Prenez, par exemple, la culture des Fremens telle que décrite par Frank Herbert dans **Dune**. Les rites initiatiques et l'univers symbolique de ce peuple du désert seraient, me semble-t-il, tout à fait à leur place dans une ethnographie des Fremens où il serait question des structures sociales, de la cosmologie, des mœurs et des coutumes de ce peuple. On comprend par ailleurs très rapidement que la culture des Fremens est très intimement liée au

milieu naturel dans lequel ils vivent. Toutes les actions, les croyances et même la morale des Fremens sont déterminées par le désert qu'ils habitent et un examen plus poussé des six volumes qui forment les chroniques de Dune révélerait certainement que cette culture Fremen se transforme au fur et à mesure des modifications climatiques que subit la planète Arrakis. Mettons, par exemple, cette affirmation en parallèle avec la définition suivante de l'ethnologie : « histoire de l'ethnologie est celle d'une notion qui fut très lente à s'affirmer : la notion de variabilité de l'homme dans l'espace et le temps en fonction du milieu ». ¹ Cette conception du lien qui existe entre l'environnement et la culture de ceux qui y vivent était, en effet, dominante en anthropologie au début des années soixante et Herbert, avec sa curiosité tentaculaire, est certainement allé puiser dans la littérature ethnologique de l'époque pour s'en inspirer. Tolkien, qui a publié *Le Seigneur des Anneaux* une décennie auparavant (et a commencé à créer son monde trente ans plus tôt), n'a pas utilisé les mêmes références ethnologiques que Herbert et, pour cette raison, ses personnages incarnent une conception différente de la réalité socioculturelle où la culture, en définitive, est davantage liée à l'héritage biologique, au sang. Ces concordances entre quelques romans-clés de l'ethno-fiction et les développements de la théorie anthropologique à l'époque de leur rédaction semblent indiquer que les auteurs d'ethno-fiction s'inspirent en général consciemment de la littérature anthropologique pour créer leurs mondes.

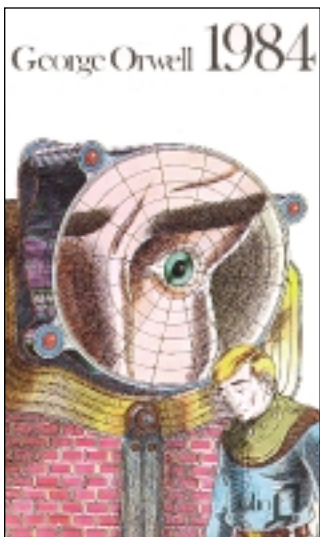
Mais la relation qu'entretiennent les textes d'ethno-fiction avec les descriptions ethnographiques est loin d'être univoque ou même unidirectionnelle. Nulle part ailleurs, pourrait-on dire, la frontière n'est aussi mince entre l'imaginaire et le scientifique que dans le rapport entretenu par l'ethno-fiction et l'ethnologie. Et cette contiguïté, parfois, peut même s'avérer telle que certains auteurs s'interrogent à savoir s'il ne s'agirait pas, en définitive, d'une seule et même chose. En effet, on pourrait même dire que l'étude des sociétés « primitives », ou même des cultures qui sont éloignées de la nôtre, a toujours été un exercice spéculatif auquel même des adeptes de la Raison comme Rousseau avouaient s'adonner en avertissant leur public de la façon suivante : « Que mes lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'ose me flatter d'avoir vu ce qui me paraît si difficile à voir. J'ai commencé quelques raisonnements ; j'ai hasardé quelques conjectures. » ²

Reconstituer ce qui n'existe plus, ou même tenter de comprendre ce qui nous est radicalement étranger, demande un effort d'imagination considérable qui s'approche souvent de la création littéraire. Cette relation intime, voire cette unité, entre fiction et science remonte d'ailleurs à loin. Au premier siècle de notre ère, Pline l'Ancien décrivait, dans son **Histoire naturelle**,³ la tribu (fictive) des Arimaspi qui, selon lui, vivaient « là où naît le vent du nord » et dont les membres n'auraient été pourvus que d'un seul œil situé au milieu du front. De plus, si l'on en croit Hérodote, ces mêmes Arimaspi auraient passé leurs journées à combattre de terrifiants griffons qui, avec leurs griffes, auraient tenté de creuser des mines en terre arimaspi pour dérober les gisements d'or qu'elle contenait.

Ce genre de récit, au premier siècle de notre ère, était considéré comme la fine pointe des connaissances scientifiques de l'époque et servait à alimenter des réflexions tout à fait sérieuses à propos de la nature et de la diversité humaines. Cependant, il ne faudrait pas croire que ce mélange de fiction et de description factuelle (car toutes les descriptions de Pline ne sont pas aussi fantastiques que celle que j'ai citée) ait entièrement été le fait d'une science encore balbutiante. Comme l'écrit Jacques Meunier : « La fiction hante le champ de l'ethnologie et fait partie de son histoire, au même titre que l'exotisme. Elle y apparaît comme un risque, un repoussoir, une faute, mais aussi une tentation. »⁴

Ainsi, et nous pourrions dire de plus en plus, l'ethnologie peut être comprise comme un ensemble de récits, de fictions faites sur l'Autre. Le documentaire se confond avec la fiction, le chercheur devient auteur⁵, voire écrivain. En effet, J. Meunier nous donne une liste assez intéressante d'œuvres de fiction écrites par des anthropologues. À titre indicatif, en voici quelques titres : **La Terre demeure** (1980) de George R. Stewart, **L'Enchâssement** (1974) de Ian Watson, **Ceux de nulle part** (rééd. 1988) de Francis Carsac et **Les Découpeurs de monde** (1985) de P. Dibie. Dans une telle liste, nous devons réserver une place toute spéciale à une auteure proéminente qui puise abondamment dans les découvertes de la discipline ethnologique : Ursula K. Le Guin, fille d'Alfred Louis Kroeber, l'un des pères fondateurs de l'ethnologie américaine, et de Theodora Le Guin, auteure d'un magnifique récit (**Ishi**) relatant la vie du dernier indien Yana de Californie. Dans des livres comme **La Main gauche de la nuit** (1971), **Les**

Dépossédés (1975) et « Le nom du monde est forêt » (1979), Le Guin s'inspire librement de tout un bagage ethnologique (dans lequel elle est, pour ainsi dire, tombée quand elle était petite) pour dépeindre dans le détail la vie de peuples imaginaires. Sa création qui adopte la forme la plus proche d'une ethnographie est certainement **Always Coming Home**, publié en 1985, qui nous fait entrer dans le monde des Kesh. Ce livre, dont la première édition était accompagnée de cassettes sur lesquelles on pouvait retrouver la musique de ce peuple imaginaire, invite le



lecteur à jouer à l'ethnologue et à découvrir un peuple habitant le nord de la Californie recomposé à partir de données recueillies sur les Yana, Maidu et Wintun, qui sont de véritables peuples autochtones de cette région.

Mais pourquoi fait-on de l'ethno-fiction ? Il ne faut pas nier, tout d'abord, que l'invention de mythes, de formes sociales et de cultures fictives procure, en soi, un certain plaisir et apporte, comme je l'ai déjà mentionné, une profondeur indéniable à tout récit. Inventer « son » monde dans les moindres détails géographiques, écologiques, technologiques, mythologiques, moraux ou gastro-

nomiques, confère une texture et une qualité esthétique indéniable aux péripéties qui s'y dérouleront.

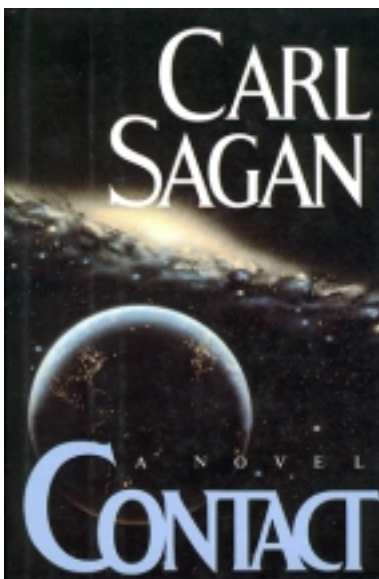
Cependant, le désir de faire de l'ethno-fiction chez certains auteurs ne relève pas toujours uniquement du goût de la création pour elle-même. Dépeindre la façon de vivre de l'Autre, il est bien connu, engendre souvent une critique de notre propre façon de vivre et, qui plus est, la formulation de solutions possibles, d'autres façons de cohabiter en société. Ici, bien sûr, je fais allusion au genre utopique qui constitue le genre où réalité et fiction sont certainement le plus intimement entremêlées. À moitié imaginée, à moitié inspirée de sociétés existantes, l'utopie oscille constamment entre le domaine littéraire et la vie réelle.

Un autre procédé intimement lié à l'utopie et à l'ethno-fiction qui se veut une tentative d'agir sur notre réalité socioculturelle

par le biais de la construction d'une société fictive est, bien sûr, la contre-utopie. Cette variante du discours utopique inventée par Swift en 1726 avec **Les Voyages de Gulliver** prend explicitement le revers de la stratégie adoptée par les œuvres utopiques, mais avec les mêmes fins. Cependant, au lieu de nous éblouir avec des mondes idylliques et d'incarner les espoirs de son auteur, la contre-utopie est un monde où les défauts du nôtre, ou les craintes qu'entretient l'auteur à son égard, sont présentés sous un verre grossissant. Qui n'aura pas frissonné en lisant **1984**, de Georges Orwell, ou, plus près de nous, la nouvelle « Base de négociation » de Jean Dion (**Solaris** #101) qui nous dépeignent, chacun à leur manière, des sociétés infernales qui représentent, en quelque sorte, « ce qu'il faut éviter ».

Thomas More, qui a forgé le terme utopie au 16^e siècle, était tout à fait conscient de la portée sociale de son ethno-fiction. Il se servait de son protagoniste, Raphael Hythlodeus, pour relater avec approbation les mœurs fantastiques des habitants d'Utopie et, par le fait même, critiquer vertement sa propre société. Par exemple, dans le fonctionnement interne de l'île d'Utopie (dans un langage SF contemporain on pourrait dire sur la planète ou dans la dimension Utopie), aucune importance n'est accordée aux richesses matérielles. L'or n'est employé que pour forger les chaînes des prisonniers, pour fabriquer des pots de chambre ou bien pour soudoyer les tribus barbares avoisinantes afin qu'elles se battent entre elles. Cependant More, à travers le nom de son protagoniste, ne cesse de nous rappeler qu'il œuvre toujours dans le domaine de la fiction. En effet, traduit du grec au français, le nom d'Hythlodeus peut se lire comme « répandeur de balivernes » (*hythlos* : absurdité, *daio* : distribuer). La minceur de la paroi qui sépare l'ethno-fiction de l'ethnologie peut être mesurée en mettant côte à côte **L'Utopie** de More et l'essai de Montaigne intitulé « Des Cannibales », écrit une soixantaine d'années plus tard. Les deux textes traitent de peuples rencontrés dans les terres d'Amérique nouvellement « découvertes », les deux textes se servent de ces peuples pour critiquer les sociétés respectives des auteurs et tous deux dépeignent ce qui pourrait être considéré, sous certains aspects, comme des sociétés idéales. Cependant, contrairement à More qui discréditait d'entrée de jeu son informateur (Hythlodeus) en lui donnant un nom qui signifiait menteur, Montaigne, lui, fait un effort spécial pour donner de la crédibilité

à son informateur : « Cet homme que j'avais (chez moi) était simple et grossier, qui est une condition propre à rendre véritable témoignage [...] outre cela, il m'a fait voir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avait connus en ce voyage. »⁶ Montaigne, cependant, ne relate pas de faits plus « véridiques » que ceux décrits par More. Il parle de la société des Cannibales comme l'endroit où se trouve toujours la « parfaite religion, la parfaite police (i.e. loi) », et le « parfait usage de toutes choses ». ⁷ La science-fiction, avec ses milliers de mondes insolites, son effervescence de formes de vie et de conscience différentes et ses innombrables dimensions superposées ne se trouve nullement



égérée devant les spéculations de More ou de Montaigne. En fait, elle descend en ligne directe de ces textes tout en greffant sans cesse de nouvelles occasions de rencontres entre nous et l'Autre. Encore au vingt et unième siècle, il me semble qu'il serait tout à fait possible d'écrire un récit d'ethno-fiction en reprenant point par point le texte de More : un navire fait naufrage et s'échoue sur une île jusqu'alors inconnue où se produit la rencontre entre les marins perdus et les habitants d'une île. Cette rencontre est riche en leçons pour les naufragés qui, à leur retour, entreprennent une critique en règle de leur propre société en s'appuyant sur les observations faites dans la contrée utopique.

Qu'il s'agisse de la fable d'Atlantide relatée par Platon et qui fait encore couler beaucoup d'encre ou le roman utopique d'Aldous Huxley intitulé, de manière très appropriée, **Island**, la persévérance à travers les siècles du scénario canonique de l'ethno-fiction est tout simplement ahurissante. Jamais l'Occident ne s'est lassé de ces récits de rencontre avec l'Autre. Aujourd'hui, ce scénario est toujours utilisé dans une multitude de récits de science-fiction. Parfois, c'est l'Autre qui nous découvre (histoires

d'extra-terrestres) et parfois nous le découvrons sur des planètes lointaines. Les rencontres sont parfois très cordiales (comme dans **Contact** de Carl Sagan) et d'autres fois plus troubles (je vous laisse le choix de citer votre exemple favori). Mais, que ce soit au 16^e siècle ou même au premier siècle de notre ère, ou comme dans toute la tradition ethnologique contemporaine, ces contacts nous ont toujours appris beaucoup plus de choses sur nous-mêmes que sur la véritable nature de l'Autre.

Martin HÉBERT

Notes

- 1- Jean Poirier, **Ethnologie générale**, Paris, NRF (Encyclopédie de la Pléiade), 1968, p. 5.
- 2- Jean-Jacques Rousseau, **Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes**, Paris, Gallimard, 1985 [1755], p. 53.
- 3- Pliny the Elder, **Natural History: a Selection**, Londres, Penguin Books, 1991, p. 76.
- 4- Jacques Meunier, « Fictions et mythes ethnologiques », **Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie**, Paris, PUF, 1991, p. 278. [Pierre Bonte et Michèle Izard, éd.]
- 5- Clifford Geertz, **Works and Lives, The Anthropologist as Author**, Stanford, Stanford University Press, 1988.
- 6- Michel de Montaigne, **Essais**, vol.1, Paris, Gallimard, 1965, p. 305.
- 7- *Ibid.*

Martin Hébert est ethnologue et enseigne présentement au Haverford College en Pennsylvanie. Il a déjà publié une nouvelle intitulée « Un chant si doux » dans **Solaris** 129, et il nous reviendra dans le numéro 135 avec « Kurmath et Minos », nouvelle finaliste du Prix Solaris 2000.



X-Men réussi, **Space Cowboys** surprenant et le reste déçoit un peu

OU

Mais quand Hollywood comprendra-t-elle que les effets spéciaux sans scénario ne servent à rien ?

Sur la dizaine de films de fantastique et de science-fiction présentés en salles depuis le début de l'été 2000, bien peu se sont montrés à la hauteur des attentes créées autour de leur sortie. Je pense d'abord à **Hollow Man**, de Paul Verhoeven. Que voilà une idée intéressante pour un réalisateur comme Verhoeven, qui a toujours aimé les trucs tordus et les seconds degrés. Imaginez tout ce que vous pouvez faire lorsque personne ne peut vous voir. Imaginez, si vous n'avez même plus à vous regarder dans un miroir. Juste ça, c'était suffisant pour attendre un grand film sur la question. Malheureusement pour moi (amateur de Verhoeven en plus), **Hollow Man** déçoit. Premièrement parce qu'il

n'exploite justement pas ce filon si prometteur, notre homme invisible se contentant de gags ici et là, puis de délinquances sexuelles, avant d'en arriver au meurtre pour se défendre contre ceux qui veulent le ramener dans



le droit chemin. Aux trois-quarts du film, il enferme tout le monde et les tue un par un. La finale, **Alien** version #184, est très, très décevante, Notons que les effets visuels sont absolument magnifiques, exceptionnels, mais qu'encore une fois, ça ne sert à rien de faire de telles prouesses avec un scénario si faible. Mon jugement est assez dur, mais mes attentes étaient très élevées.

Autre déception, mais de moindre ampleur, puisque les attentes s'étaient amenuisées avec le temps. **Battlefield Earth**, de Roger Christian, adapté du roman de Ron L. Hubbard, pourtant pas si mauvais. Moins grande déception que pour **Hollow Man** (le film de Verhoeven est de loin supérieur), c'est malgré tout un navet, nous en conviendrons tous. Les plus importantes lacunes sont le scénario et les dialogues. Pathétiques. Pourtant, le roman était suffisamment simpliste dans l'approche – un bon très bon, un méchant très méchant, l'humanité à sauver –, il aurait normalement dû être facile de l'adapter sans que ça devienne *platte*. Mais les choix du (des ?) scénariste ont constamment désamorcé l'intérêt de chaque scène, ce qui est presque un exploit en soi, car on a saboté même les bonnes scènes du roman ! On ne comprend tout simplement pas ces choix narratifs qui enlèvent tout intérêt à l'histoire. Un film à oublier.

La surprise de ce début d'été est venue d'un tout petit film sans prétention, avec Dennis Quaid ; **Frequency**. Un jeune homme communique mystérieusement avec son père à travers le



temps, grâce à une vieille radio. Une idée pas nécessairement nouvelle, n'est-ce pas ? Malgré la minceur du propos, le film tient très bien la route, les personnages sont bien campés, le suspense est bien mené, bref, toute l'affaire est cent fois plus intéressante que prévue et voilà donc un petit film qui prouve encore qu'on n'a pas besoin de milliards d'effets numériques pour faire un bon film de SF, que même si l'idée de base n'est pas de la plus grande originalité, c'est son traitement (scénario et

réalisation) qui donne ses points forts à **Frequency**.

Autre agréable surprise que cette histoire de vieillards dans l'espace réalisé par Clint Eastwood : **Space Cowboys**. J'avoue que la bande annonce semblait amusante, mais l'idée ridicule (malgré le récent voyage en navette du sénateur Glenn). Mais force m'est de reconnaître que le résultat est plutôt bon, pas du

tout ridicule. Le voyage en navette de nos quatre complices âgés de 60-70 ans ne semble pas idiot, les nombreux éléments du scénario donnant beaucoup de crédibilité à toute l'affaire. D'abord comme façade pour former les jeunes, puis avec l'image média et la pression politique. Cet aspect du scénario est très bien amené. La réalisation de Eastwood est assez typique, la bonne humeur semble communicative, et l'interprétation est vraiment à la hauteur. Notons que puisque toute l'histoire est crédible et située dans le monde d'ici et maintenant, il ne s'agit pas vraiment de science-fiction, mais comme il s'agissait d'une des rares agréables surprise de cet été, je ne pouvais pas m'empêcher de vous en parler !

Autre cas limite, celui de **Disney : Le Kid**, avec Bruce Willis, dans le rôle d'un homme de quarante ans qui est visité par lui-même à l'âge de huit ans. Plus fantaisiste que fantastique (et pas du tout SF), c'est plus une fable qu'une histoire surnaturelle. Un très beau film, cependant, en dépit d'une distribution débile de Disney qui l'a assassiné au box office. Déjà que le film est un peu trop adulte pour les jeunes, l'ajout de « Disney » dans le titre lui-même fait croire au public qu'il s'agit d'un film pour enfant. (sans aucune raison autre que commerciale, visiblement, ou alors j'ai pas pigé le film du tout). Le film est donc tombé entre deux chaises et peu de gens l'ont vu. Dommage, car c'est une assez jolie histoire, bien menée et interprétée subtilement par Bruce Willis dans un registre qui lui devient plus habituel au fil des ans.



Film ayant partagé la critique et le public, **What Lies Beneath** de Robert Zemeckis a très bien fonctionné pour ce cinéophile-ci. J'ai beaucoup aimé la réalisation « à la Hitchcock », les effets de caméras subtils et fascinants par endroits. Ah ! ces plans impossibles au travers des portes ou du plancher, j'adore ça ! C'est encore une fois au niveau de l'intrigue que l'on trouve le bémol. Non pas que je l'aie trouvée décevante, mais elle est très très classique.

J'aurais certainement trouvé le film décevant (ou moins bon) si ce n'avait été de l'interprétation et de la réalisation. Un peu comme pour **Jurassic Park**, où Spielberg avait eu le talent nécessaire pour camoufler l'absence totale de scénario. D'accord, Zemeckis n'est pas Spielberg, mais il demeure un des meilleurs réalisateurs de cette école. Et son film est efficace. En tous cas, des cris dans le public se font entendre à pratiquement toutes les représentations ! N'était-ce pas le but du film ?

Dernier film en date dans nos genres de prédilection, **Bless The Child**, avec Kim Basinger, s'est révélé encore une fois un peu décevant. C'est un

beau film : belles images, plusieurs scènes très bien tournées, histoire correcte et tout, mais la pâte n'a pas réellement levé pour moi. Pourquoi ? Par effet de lassitude devant l'intrigue. Pas qu'elle



soit mal écrite, ni inintéressante. Alors quoi ? Il faut bien dire que la lutte du bien contre le mal via Dieu et Satan a été exploitée à maintes reprises en fantastique au cinéma et force est de constater que le thème est difficile à renouveler. **Bless The Child** souffre donc de trop nombreux points communs avec d'autres films fantastiques d'inspiration judéo-chrétienne, tels les récents **Stigmatas** ou **End of Days**, par exemple. Meilleur que ce dernier, mais moins bon que le premier.

Été morne, non ? Heureusement, il y a eu une jolie surprise. Du moins, c'était une surprise pour moi, car j'appréhendais beaucoup la sortie de **X-Men** de Bryan Singer. J'aime bien ce réalisateur intelligent, mais compte tenu du nombre de films adaptés de bande dessinée ou de dessins animés qui m'ont déçu au fil du temps, je ne savais trop quoi penser. Et puis, distribuer des rôles importants à des *top models* ou des spécialistes d'arts martiaux m'emplissait de doutes. Doutes rejetés du revers de la main au visionnement du film. J'ai trouvé l'adaptation excellente, en dépit du fait que ne suis pas un fan ni un grand connaisseur

des **X-Men**, et les réactions des spectateurs m'ont confirmé qu'il n'était pas nécessaire de connaître la BD d'origine pour apprécier le film. Ce qui n'a pas empêché des fans de **X-Men** d'approuver eux aussi le résultat. Singer aura donc réussi sur plusieurs tableaux, le plus important étant d'avoir réalisé un excellent film. Si vous n'avez qu'un seul film de fantastique ou de science-fiction à voir dans la liste que je viens de couvrir, alors choisissez **X-Men**.



Très bien mené, bien adapté, et assez ouvert pour une suite qui semble inévitable avec la manière dont Hollywood fonctionne. Et pourquoi pas, si on peut obtenir un « X-Men 2 » d'aussi bon niveau que celui-ci.

Bref, bien peu de films mémorables, en cet été 2000, du moins pour les genres. Mes coups de cœur me sont venus d'ailleurs. Je pense à **Gladiator** de Ridley Scott : un grand film, superbe, sans faute. Je pense aussi à des trucs plus légers comme **The Replacements**, avec Keanu Reeves, bel exemple de bon film qui n'invente pourtant rien du tout ! Keanu que j'ai revu dans **The Watcher**, avec James Spader, un film de tueur en série qui évite les clichés du genre et que j'ai trouvé très bon en visionnement privé. Il doit sortir quelque part en septembre prochain. **The Patriot** a été une belle surprise, du fait que mes attentes étaient excessivement basses en regard du lourd passé de son réalisateur Roland Emmerich (**Independence Day**, **Godzilla**).

Dans les films à venir, notons **Highlander Endgame** avec Christophe Lambert à qui quelqu'un devrait dire d'arrêter de faire ça ! **Légendes urbaines 2**, avec tout un groupe d'acteurs différents, évidemment, et qui devrait être aussi incohérent que le premier (difficile de faire *plus* incohérent). **Lost Souls**, avec Winona Ryder, surnaturel d'inspiration judéo-chrétienne dont les copies finales sont dans les entrepôts du distributeur depuis plus d'un an. Puis, en octobre, **The Blair Witch Project 2**, comme quoi même les meilleurs se font bouffer par la machine. Et enfin,

Red Planet, un navet attendu malgré tous les ingrédients pour faire un bon film. L'affiche, avec ses humains sans casque sur Mars, donne le ton. Le seul projet qui semble se démarquer au moment d'écrire ceci, est **Unbreakable**, de Night Shyamalan, l'intelligent scénariste et réalisateur de **Sixth Sense**. Un homme (Bruce Willis) est le seul survivant d'un accident de train ayant fait 131 victimes et cet homme n'a même pas une égratignure. Il se questionne et sa quête lui fera rencontrer un type mystérieux (Samuel L. Jackson). On n'en sait pas plus, mais c'est suffisant pour attirer l'attention. Sortie prévue le 22 novembre 2000.

Bon cinéma à tous,

Hugues MORIN

- Âme dirigeante d'Ashem Fictions, une dynamique maison de micro-édition, Hugues Morin assure de manière tout aussi passionnée la bonne marche des cinémas Chaplin de Roberval et de Dolbeau.





Daniel Conrad et Benoît Domis
présentent
Ténèbres 2000
Naturellement, 2000, 326 p.

Poursuivant le travail de repérage et de publication de jeunes auteurs, déjà entamé par Conrad seul avec **De Minuit à Minuit**, au Fleuve Noir, nos deux corédacteurs de **Ténèbres** présentent vingt et un auteurs – dont cinq femmes – comme « futurs maîtres français de la terreur ». Cerise sur le gâteau, une préface de Poppy Z. Brite (qui figure aussi en photo sur la quatrième de couverture).

On reconnaît dans le panel quelques noms du fandom (Jérémi Sauvage, Micky Papoz, S. Cixous), et d'autres qui faisaient partie de l'anthologie précédente comme Mélanie Fazi ou Jean-Michel Calvez. Mais la plupart m'étaient inconnus, ce qui est bon signe. Sauf qu'à mon sens il eût mieux valu étendre ce travail de repérage jusqu'au Québec, en passant par la Suisse et la Belgique, soit dans l'espace francophone.

L'ouvrage est composé de quatre parties thématiques, plus une conclusion. On passe de « Vampires sorcières et maisons hantées » à « Soupçons de folie » puis aux amours cruels, et enfin aux tendres chérubins. C'est un choix qui se défend, même si, à la lecture, les frontières semblent s'estomper. Devant un tel éventail de possibles on peut chercher un point commun et il est banal : ces textes relèvent presque tous d'une narration discursive, du *telling* disent les anglo-saxons – partisans du *showing*, des images.

Il me reste donc à picorer, et à présenter les textes qui me paraissent

les plus marquants. J'ai beaucoup aimé « Ghost Town Blues » – et je présume que cela a plu ou plaira beaucoup à Poppy Z Brite. Une sorte de « conte de la fée verte » apocryphe. S. Cixous et M. Papoz ont écrit « Les Oubliés de San Cristobal » dont le thème n'est pas d'une folle originalité, mais qui tient bien la route, par des dialogues assez bien venus (c'est assez rare). G. Millet propose avec « Énigmes » un texte curieux et fascinant dans une prose qui renvoie par certains aspects au « nouveau roman ». Alain Delbe, avec « Momie blues » offre une belle page de nécrophilie fantasmée. J.-M. Calvez offre une rencontre poétique avec « L'Éternel Été ou le songe dans la clairière ». B. Jurth avec « Femme que je vénère, femme que je maudis » imagine une jolie variante érotique au texte de Marcel Schwob, « Les Sans gueule ».

J'ignore si ce sont là les futurs maîtres français de la terreur. Ce que l'on peut dire c'est que les présentateurs ont suscité quelques textes qui valent le détour, et permis à d'autres auteurs, dont les textes sont moins prenants – au moins pour moi – de faire leurs premières armes et de recevoir leurs premières critiques. Un recueil plein de promesses contenant de belles pépites.

Roger BOZZETTO

Scott Mackay
Outpost
New York, Tor, 1998, 349 p.

Une jeune fille émerge d'une longue stupeur dans une étrange prison sur

une planète éclairée par une étoile double. Depuis des années, elle rêve au meurtre qu'elle a commis et qui lui a valu cet exil... Mais n'est-elle pas née dans cette prison dont les machines vieillissent et se cassent ?

Les souvenirs de Felicitas lui reviennent petit à petit. En même temps, elle visite en rêve un *uomolupo*, un homme-loup qui essaie de communiquer avec elle. Mais ne s'agit-il pas d'un de leurs géoliers ? Et s'agit-il bien d'un rêve ? Quand elle se réveille, de plus en plus lucide, elle se joint au groupe de Piero, qui prépare une évasion massive.

Car ils ne restent bientôt que les hauts murs de la prison pour les empêcher de partir. Toutes les machines sont mortes... Mais c'est alors que d'autres prisonniers, jamais sortis de la stupeur entretenue par les appareils hypnotiques, se révoltent contre les rebelles de Piero. Leur chef est Maritano, épris de Felicitas à l'origine, puis tombé sous le joug d'un implant des *uominilupi*.

L'évasion de Piero et de ses compagnons se fera en fin de compte dans le désordre, alors que les implacables successeurs des *uominilupi* d'antan débarquent, des *soldati* mécaniques, tandis que les zombies de Maritano les prennent en chasse. Piero et Felicitas atteignent une ville fondée par une première vague d'évadés, mais la jeune fille se rend vite compte que l'*uomolupo* de ses visions a toujours besoin d'elle...

Mackay signe ici son premier roman, une aventure poétique narrée sur un ton très personnel. Felicitas est le type même de l'héroïne de science-fiction qui se réveille dans un monde où il est important de poser les bonnes questions pour découvrir la vérité. La simplicité de ton adaptée par Mackay convient parfaitement à la situation de Felicitas et à son apprentissage de la liberté. Les amateurs d'une science-fiction plus subtile, voire plus intime, devraient aimer **Outpost** pour son atmosphère et sa délicatesse psychologique. [JLT]

Joe Haldeman
Forever Peace
 New York, Ace, 1998, 351 p.

De par son titre, ce livre se présente comme une suite à **The Forever War**, mais, comme le précise l'auteur dans un avertissement, il s'agit surtout pour lui d'examiner les problèmes soulevés dans le premier livre, paru en 1975, sous un angle différent. De fait, le futur décrit dans **Forever Peace** n'a rien à voir avec le scénario de **The Forever War**.

L'Occident a profité de l'invention des nanoforges, qui ont bouleversé l'économie, et les pays de l'Alliance se retrouvent aux prises avec la rébellion Ngumi, dont les foyers principaux sont en Amérique du Sud, en Amérique centrale et en Afrique, tous privés de nanoforges. La guerre est menée par procuration : des cybersoldats animent, à des kilomètres de distance, des robots de guerre.

Julian Class est au nombre des soldats recrutés pour faire la guerre. La prise neurale qui permet de télécommander des robots meurtriers entraîne aussi la fusion mentale de tous les membres de l'escouade qu'il dirige. Elle est d'ailleurs convoitée par certains pour ces mêmes possibilités. Mais lorsque l'amante de Class, la physicienne Blaze Harding, se fait implanter une prise neurale, la magie n'opère pas.

Familier de la sauvagerie de la nouvelle cyberguerre, Class devra cependant faire face à une fin du monde annoncée et assumer la responsabilité d'une mort particulièrement culpabilisante avant de se détacher de son rôle. La révélation d'un effet jusqu'alors tenu secret des prises neurales incite Class et Harding à se joindre à un effort désespéré pour faire la paix et éviter la fin du monde.

Haldeman traite du problème de la paix et de la guerre sous toutes ses coutures : économiques, politiques,

psychologiques et religieuses. Il signe un roman prenant, dont la structure peut sembler un peu brinquebalante, mais le mérite du livre, c'est de présenter un scénario plausible qui force toute l'humanité à choisir entre la paix éternelle et la destruction. [JL 7]

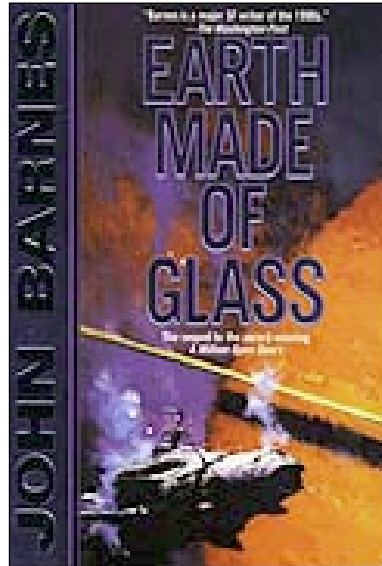
John Barnes
Earth Made of Glass
 New York, Tor, 1998, 416 p.

Dans le numéro de mars 1990 d'*Analog*, Barnes avait signé un article fascinant, du moins pour les matheux parmi nous, sur la projection dans le futur de modèles de sociétés interstellaires. Détenteur de diplômes en économie et sciences politiques, Barnes était tout désigné pour mettre en équations divers scénarios afin de trouver celui qui conviendrait le mieux à son roman en projet. La démarche pouvait paraître gratuite, voire stérile : une histoire du futur accouchée par un tableur ?

En 1992, les amateurs ont pu juger du résultat dans le roman **A Million Open Doors**, un tour de force qui renouvelait le thème de la société interstellaire multiculturelle exploré par des auteurs comme H. Beam Piper et Poul Anderson. Le protagoniste, Giraut Leones, était un fleuron de la culture néo-occitane d'une colonie lointaine au moment de la découverte par l'humanité d'un mode de déplacement instantané. Les mille cultures éparpillées sur les colonies de la Terre étaient dès lors condamnées à se redécouvrir et à se faire assimiler par la culture dominante de la Terre. Exilé volontaire sur le monde de Nansen, Giraut allait découvrir l'amour, la maturité et une culture radicalement étrangère à la sienne.

Dans **Earth Made of Glass**, le lecteur retrouve Giraut Leones et sa femme des années plus tard, alors qu'ils sont maintenant employés par le gouver-

nement de tous les mondes humains. Ils sont envoyés sur une colonie qui vient de sortir de son isolement et qui est déchirée par de vieilles haines



opposant une société néo-tamoule et une culture néo-maya. Le récit des efforts de Giraut et de ses amis pour conjurer un désastre appréhendé est prenant, mais les sociétés du monde de Briand ne sont pas aussi convaincantes que celles du roman précédent. Paradoxalement, puisque Barnes prêchait le contraire dans son article en 1990, il tend à postuler des sociétés pratiquement figées depuis la colonisation initiale. Une fois de temps en temps, d'accord. Mais que toutes les cultures dépeintes par Barnes aient suivi à la lettre les prescriptions de leurs fondateurs, cela finit par sembler beaucoup trop commode.

De plus, l'auteur traite le conflit inter-ethnique de Briand comme quelque chose d'insoluble et d'irréremédiablement étranger à la culture consensuelle de la Terre. Ce point de vue peut apparaître comme particulièrement étatsunien, surtout lorsque la culture dominante

est manifestement destinée à l'emporter sur toutes les autres.

Le dénouement met l'accent sur le double aveuglement de Giraut, qui n'a pas deviné les infidélités de sa femme et qui n'a pas pressenti les préparatifs belliqueux des Tamouls et Mayas de Briand. La conclusion du conflit peut également sembler artificielle, comme si l'auteur avait opté pour une démonstration schématique et non pour une résolution organique. Barnes n'en reste pas moins un maître du choc des cultures et de la plongée abrupte au cœur de mondes denses et exotiques. Les amateurs de dépaysement ne seront sans doute pas déçus, mais il ne faut surtout pas s'attendre à un roman léger ou particulièrement réjouissant. [JLT]

Fiona Patton
The Granite Shield
 New York, DAW, 1999, 512 p.

Fiona Patton est une nouvelle auteure canadienne qui vient de signer le troisième volume d'une série de fantasy assez classique dans sa conception. Comme dans certains livres de Guy Gavriel Kay, les lieux sont des reflets à peine déformés de pays connus. Ici, c'est la Grande-Bretagne qui sert de modèle à l'île déchirée entre deux pays en guerre, le Gwyneth et le Branion, ainsi qu'entre deux religions, le culte de la Flamme vivante entretenu au Gwyneth et le culte du dieu Esus qui s'est imposé au Branion. Le contexte est médiéval, comme de juste dans la fantasy de ce type.

Si j'ai bien compris, chaque volume de la série est essentiellement indépendant. Dans ce livre, Rhys est l'héritier des sectateurs de la Flamme vivante et, tout enfant, il est déterminé à reconquérir le Branion livré à l'adoration d'Esus. Avec l'aide de son demi-

frère, il va participer à la guerre préparée depuis sa naissance et qui va connaître plusieurs épisodes d'une grande violence.

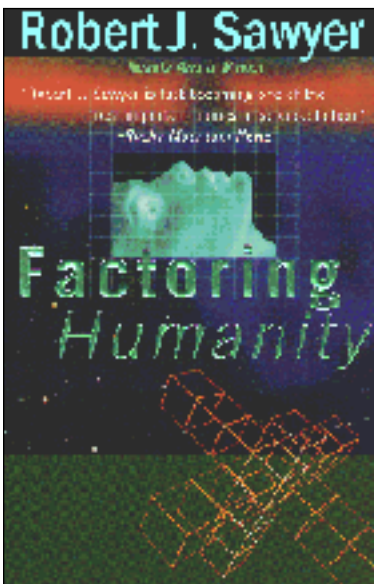
L'auteure doit travailler dur pour justifier les trêves et délais qui permettent à Rhys d'atteindre l'âge d'homme, mais l'action est assez intense pour nous faire oublier les acrobaties et contorsions de l'intrigue. L'humeur souvent cruelle et sans pitié des protagonistes a quelque chose de profondément authentique dans le cadre de cet univers où les humains sont souvent les pions des dieux qui s'affrontent dans leur propre monde. Cet aspect implacable de la narration ainsi que l'ambiguïté fondamentale des personnages sont les principaux atouts du roman de Patton.

Bref, il s'agit d'un livre de fantasy qui ne révolutionne rien, qui est bien raconté même s'il est plutôt dépourvu d'humour, et qui devrait plaire à ceux qui cherchent une nouvelle série de fantasy pour occuper leurs loisirs. [JLT]

Robert J. Sawyer
Factoring Humanity
 New York, Tor, 1998, 350 p.

Depuis plusieurs années, après l'interlude de la trilogie des Quintaglio, l'auteur canadien Robert J. Sawyer aligne des romans coulés plus ou moins dans le même moule : jaillissement d'idées en prise sur l'actualité technique ou scientifique, personnages aux prises avec des problèmes familiaux ou conjugaux, intrigue carrée sans fioritures. À l'occasion, l'action est projetée dans un futur ou un passé lointain (**Starplex**, **End of an Era**), mais le lien avec notre présent – et souvent, plus précisément, avec les décors torontois qu'affectionne l'auteur – n'est jamais rompu.

La recette est efficace et il faut la scruter avec attention pour s'apercevoir qu'elle correspond à une tentative de réinvention de la science-fiction. En effet, Sawyer a adopté un style plat, transparent, qui lui permet d'expliquer *ab ovo* les différents ressorts scientifiques de ses romans. Dans **Factoring Humanity**, il aborde la factorisation



des nombres premiers, les ordinateurs quantiques, la géométrie en quatre dimensions et la nature quantique de la conscience. Le résultat est toujours accessible et il ne fait jamais référence à l'emploi précédent d'idées semblables. Ainsi, l'histoire transcende les frontières du genre en essayant clairement d'apâter le public des *technothrillers* et des intrigues domestiques.

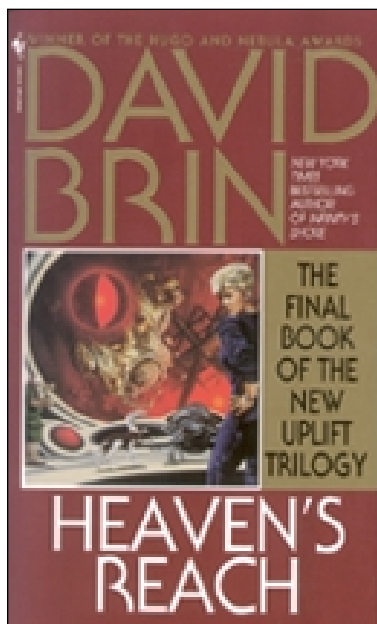
De plus, Sawyer opte souvent pour un dénouement heureux, comme dans ce roman qui se conclut sur une apocalypse typiquement canadienne – puisque le monde entier se convertit à la gentillesse, à la générosité et à la courtoisie. (Comme dans le roman de Haldeman, **Forever Peace**, la fin de la violence et des guerres passe par l'apprentissage

de l'empathie.) Si cette vision n'est pas dénuée de naïveté, elle tranche carrément sur les rêves américains d'une transcendance purement technologique. Là où Haldeman s'attache à expliciter les soubassements techniques, économiques et politiques de la métamorphose qu'il décrit, Sawyer est plus court, et plutôt mystique.

Dans **Factoring Humanity**, les personnages principaux sont Kyle Graves et Heather Davis, mari et femme depuis le début de leurs études à l'Université de Toronto. Lorsque leur plus jeune fille accuse Kyle de l'avoir agressée sexuellement, leur vie de couple déjà en panne bascule pour de bon. D'ailleurs, les problèmes s'accumulent aussi dans la vie professionnelle de chacun des chercheurs. Le message extraterrestre que Heather étudiait depuis des années prend fin abruptement, sans jamais avoir été déchiffré. Et le prototype d'un ordinateur quantique construit par Kyle Graves ne fonctionne pas comme il devrait, tout en attirant des gens qu'effraie le succès possible de Kyle et qui sont prêts à tout pour l'arrêter.

Les ficelles de l'intrigue sont parfois un peu grosses et ce ne sont pas toutes les idées abordées par Sawyer qui concourent à la résolution de l'intrigue. Toutefois, si le résultat manque d'élégance et d'efficacité, les péripéties sont toujours intrigantes. Sawyer a le don de tirer les conséquences les plus stimulantes des idées qu'il inclut dans un livre et de les relier les unes aux autres. En fin de compte, le contact avec les extraterrestres combine la promesse de la fraternité des intelligences organiques et la menace d'intelligences entièrement étrangères. Bref, si vous aimez les romans bourrés d'idées et les personnages attachants en dépit de leur raideur toute canadienne, vous aimerez sans doute ce roman de Sawyer. [JLT]

David Brin
Heaven's Reach
 New York, Bantam Spectra,
 1999, 557 p.



À ne manquer sous aucun prétexte si vous êtes un amateur de space-opéra! Lorsqu'il avait signé **Startide Rising** en 1983, Brin avait révolutionné nos conceptions de la place potentielle des humains dans une galaxie déjà habitée. Sans pour autant négliger d'offrir une intrigue palpitante, il avait conçu un système cohérent qui tenait compte de facteurs – comme les manipulations génétiques et l'épuisement écologique des planètes habitées – qui sapaient les bases mêmes des anciens romans de space-opéra.

Ce livre met donc un terme à une série déjà vieille. Brin ne fournit pas les réponses à toutes les questions soulevées par les livres précédents, mais il satisfait néanmoins pleinement la curiosité des lecteurs. Les révélations se succèdent et Brin approfondit notre

connaissance de l'univers qu'il a mis en place. Cette fois, c'est dans le domaine de l'astronomie que l'auteur nous réserve des surprises...

Pendant ce temps, les épreuves s'accumulent pour les fuyards terriens rencontrés dans **Startide Rising** et les survivants de Jijo mis en scène dans **Brightness Reef** et **Infinity's Shore**. En proie à des inimitiés implacables, les uns et les autres doivent compter autant sur leur chance que sur leur ingéniosité. C'est d'ailleurs la persévérance des personnages humains, jamais à bout de ressource, qui nous les rend sympathiques.

C'est cependant le vaste panorama d'une société multigalactique qui restera sans doute dans les mémoires. **Heaven's Reach** se lit d'une traite et lorsque les lecteurs essoufflés toucheront au but en même temps que les voyageurs de Brin, ils auront connu une odyssee d'envergure mythique et pourront dire : « Heureux qui, comme Ulysse... »

Jean-Louis TRUDEL

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Éditions Alire inc. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 134 de la revue **Solaris**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 134 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : septembre 2000

© **Solaris et les auteurs**